

LUC VAN CAMPENHOUDT

Comment en sont-ils arrivés là ?

*Les clés pour comprendre
le parcours des djihadistes*

ARMAND COLIN

Mise en page : Soft Office

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	 <p>DANGER LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--	--

©Armand Colin, 2017

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62011-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Je tiens à remercier Albert Bastenier, professeur émérite de sociologie à l'Université catholique de Louvain (UCL) et spécialiste de l'immigration, Fabienne Brion, professeure de criminologie et islamologue à l'UCL, Yves Cartuyvels, professeur de criminologie à l'Université Saint-Louis–Bruxelles, Christian Debuyst, professeur émérite de criminologie à l'UCL, Fernando Galer, dirigeant d'entreprises retraité membre d'un groupe citoyen, Andrea Rea, professeur de sociologie à l'Université libre de Bruxelles et spécialiste de l'immigration, Nicole Tilquin, avocate honoraire, Georges Van Billœn, consultant en transformation d'entreprises membre d'un groupe citoyen et Anne Wyvekens, directrice de recherche au CNRS (Paris). Grâce à leurs critiques sur la première version de ce texte, à leurs suggestions et/ou à leurs encouragements, j'ai pu l'améliorer, sans prétendre pour autant y avoir répondu aussi bien que certains d'entre eux l'auraient souhaité.

Un livre est le fruit d'une collaboration entre un auteur et un éditeur. J'ai pu bénéficier d'un accompagnement très professionnel de Julie Codis, Éric d'Engenières et Émilie Lerebours des Éditions Dunod dont les critiques, les suggestions et le travail de préparation du manuscrit m'ont permis d'améliorer la clarté des idées et la lisibilité de l'ouvrage.

Introduction

Le terrorisme djihadiste qui s'est abattu récemment sur l'Europe laisse nos sociétés désarmées. À Paris, Londres, Bruxelles et Madrid notamment, les auteurs sont, pour la plupart, de jeunes européens élevés dans la religion musulmane ou convertis à l'islam. Comment en sont-ils venus à se retourner contre la société dans laquelle ils ont grandi ? Comment ont-ils pu adhérer, parfois dans un délai remarquablement court, au courant le plus intolérant et le plus violent parmi ceux qui se réclament de l'islam ? Comment ont-ils été amenés à commettre l'irréparable, tant pour leurs nombreuses victimes que pour eux-mêmes ? Comment sont-ils devenus des tueurs implacables, trouvant leur propre récompense dans l'étendue même de leurs massacres ? Comment peuvent-ils trouver le sens de leur vie dans leur propre mort ? Bref, comment en sont-ils arrivés là ? Telle est la question à laquelle ce livre tente de répondre.

De nombreux ouvrages et articles de presse proposent les récits et les témoignages de djihadistes

repentis, de proches ou de parents qui les ont vus partir, de travailleurs sociaux témoins de leur radicalisation ou même de magistrats qui ont traité leurs dossiers. Ces récits et témoignages apportent une mine d'informations et permettent de mieux connaître les profils et le parcours des terroristes, mais il est nécessaire d'aller au-delà de la description et de tenter d'expliquer ce qui fait que ce parcours s'est passé ainsi, et comment il les a conduit à commettre des attentats-suicides plutôt qu'à trouver une autre issue.

J'ai retenu la formule «terrorisme djihadiste» car elle reprend les deux principales dimensions du phénomène. Comme son nom l'indique, le terrorisme consiste à mener des actions violentes ponctuelles en vue de *terroriser* l'ensemble de la population. Les terroristes visent à produire de grands effets (par exemple diviser la population) avec des moyens limités. Le djihadisme dont ce terrorisme se réclame est une doctrine qui prône la propagation de l'islam et l'instauration d'une théocratie islamiste (où le pouvoir est exercé par l'autorité religieuse) par la lutte armée.

La plupart des auteurs qui ont voulu aller plus loin ont recherché les *causes* du terrorisme djihadiste. Ils ont étudié la radicalisation agressive de certains courants de l'islam, notamment du salafisme (qui

prône un respect rigoureux des préceptes), et leur diffusion dans de nombreuses mosquées officielles comme clandestines, les conditions de vie dans les banlieues et les quartiers dits sensibles, les discriminations et stigmatisations éprouvées par une partie des populations européennes d'immigration relativement récente, certaines caractéristiques de la culture actuelle comme le nihilisme (c'est-à-dire la croyance que plus rien n'a de valeur ni de sens) ou la fragilité psychologique de nombreux jeunes facilement manipulables. Ils ont montré le lien entre le terrorisme en Europe et ce qui se passe au Proche et au Moyen-Orient : les conflits armés en Afghanistan, en Syrie et en Irak, la stratégie et l'extension de l'État islamique, l'interminable conflit israëlo-palestinien, le tout dans un contexte de frustrations postcoloniales au sein des pays arabes et de domination du capitalisme occidental sur l'économie mondiale.

Tous ces facteurs, et d'autres encore, ont certainement une grande influence, mais ils ne constituent pas pour autant des causes. En effet, quelle que soit la « cause » mise en avant, on bute toujours sur le même double problème : comment expliquer que l'immense majorité de celles et ceux qui sont concernés par cette cause ne deviennent pas des terroristes, et inversement, que de plus en plus d'individus qui ne sont

Comment en sont-ils arrivés là ?

guère touchés par cette cause s'engagent néanmoins dans l'action violente. De quelque nature qu'elle soit, ce qu'on appelle une cause n'a d'efficacité que si elle est mobilisée par des personnes qui sont poussées à le faire, par intérêt, par idéal, par conformisme ou pour toute autre raison. Mais alors, ce qu'on appelle une cause n'est en réalité qu'une condition favorable au radicalisme et au terrorisme. Une condition favorable (comme le sentiment d'être victime d'injustices et de discriminations) peut rendre certains comportements plus plausibles, mais elle ne les entraîne pas de manière automatique et directe. Pour cela, il faut encore qu'elle soit exploitée par des activistes et idéologues radicaux afin de recruter de futurs djihadistes et les pousser à l'action. Elle peut prédisposer à être réceptif à leurs messages et à s'engager dans leurs pas. Cependant, entre la prédisposition et l'engagement effectif, il y a une marge qui ne se franchit que si certains processus de mobilisation sont mis en œuvre.

Les explications du terrorisme djihadiste en termes de pulsions (comme la « fascination du mal »¹) se heurtent à un problème analogue. Nos pulsions étant communes à tous les membres de notre espèce, comment se fait-il qu'une extrême minorité seulement y laissent libre cours et deviennent des assassins ? Certes, pour s'engager dans des actions aussi extrêmes, les terroristes doivent avoir de puissantes motivations

(d'ordre religieux ou affectif par exemple) qui, quant à elles, peuvent varier d'un individu à l'autre et d'un groupe à l'autre. Mais, comme on le verra, ces motivations (même religieuses) ne tombent pas du ciel ; elles se forment et se développent, pour une large part, en lien avec l'action collective.

Les actions humaines ne sont pas les simples produits de causes de quelque ordre que ce soit. Elles s'inscrivent dans un ensemble de processus complexes, psychologiques et sociaux, qui se développent dans des situations et des conditions concrètes où elles sont plus ou moins plausibles.

Pourquoi alors raisonne-t-on si souvent en termes de cause² ? Sans doute cela procure le sentiment rassurant de pouvoir lutter efficacement contre un phénomène en agissant sur ses causes, voire en les supprimant. D'où l'importance de trouver ces causes, même si elles n'en sont pas vraiment et que le problème est bien plus complexe. Les explications simples par une ou plusieurs causes constituent une sorte de sésame permettant d'accéder d'un seul coup, du moins le croit-on, au cœur et au fond du problème. « C'est l'islam, point à la ligne » (ou les conditions de vie dans les banlieues ou le capitalisme ou des pulsions perverses...). Tout est dit et, sur cette certitude, on peut arrêter de se poser des questions.

Comment en sont-ils arrivés là ?

La démarche doit être inversée : partir non pas des causes pour expliquer la mobilisation dans l'action terroriste, mais, au contraire, partir de la manière dont la mobilisation procède et exploite ou non certaines conditions favorables. Partir de celui qui agit, l'*acteur*, tel qu'il est impliqué avec ses comparses, ses « frères » dans l'action radicale, et en interaction avec son milieu social et l'ensemble de la société. Il s'agit de saisir le terrorisme djihadiste non comme une entité générale et abstraite, mais bien à partir de ceux qui le font exister effectivement par leurs actions, leurs interactions avec d'autres, leurs manières de voir le monde et de s'y projeter eux-mêmes. Car la substance même et la réalité concrète de ce qu'on appelle le terrorisme djihadiste n'est rien d'autre que l'ensemble des actions de ceux et bien entendu de celles qui le mettent en œuvre et c'est cette action qu'il faut tenter de saisir.

Pour autant, il ne s'agit pas d'en rester à la description de leur parcours personnels, auxquels se limitent souvent récits et témoignages, il faut décrypter et comprendre les processus qui génèrent ces parcours, qui font qu'ils se déroulent comme ils se déroulent et aboutissent où ils aboutissent. Il faut aussi et surtout saisir ce qui fait la détermination, la force et la radicalité du terrorisme djihadiste.

Le verbe « comprendre » n'a ici aucune connotation morale, il ne signifie pas « atténuer la responsabilité des terroristes » et encore moins « leur chercher des excuses ». Sa signification est strictement scientifique : comprendre signifie reconstituer les processus qui ont conduit certains individus à commettre de tels massacres. Par exemple, au sein de petits groupes d'amis peuvent s'observer des processus d'encouragement, de pression et de contrôle réciproques, ou encore des processus de leadership comme il en existe dans la plupart des groupes. Ces processus (par exemple de contrôle des uns sur les autres au sein d'un petit groupe) consistent en enchaînements d'actions (par exemple des gestes et des mots d'approbation ou de désapprobation) et de réactions à des situations concrètes (par exemple la préparation d'une opération à haut risque). Ils se déroulent dans une temporalité qui aboutit ici aux attentats fatals. Parler de « processus » signifie que les actions ne s'accomplissent pas n'importe comment ; elles présentent une certaine cohérence et une certaine orientation, c'est-à-dire une certaine logique. Comprendre, c'est tenter de décrypter cette logique, ce « pas n'importe comment ». C'est la tâche des sciences humaines et sociales. Sans cet effort de compréhension, il est impossible de réagir valablement face au terrorisme